

ADI BOUTROUS

Reflections

Articles de presse traduits

HAARETZ

6 août 2023

de Ran Brown

Les deux œuvres qui ont clôturé le Tel Aviv Dance Festival, REFLECTIONS de Adi Boutrous et 'Golden Crescendo' de Annabel Dvir, ont été créées au cours du programme de résidence d'artistes du Centre Suzanne Dellal. Le style unique de ces deux créateurs est évident et s'exprime à travers un travail clair et réjouissant, tant vocal que chorégraphique. Il s'agit d'œuvres extraordinaires - l'une s'appuie sur la tradition iconographique chrétienne qui n'est pas si commune dans le monde de la danse israélienne ; et l'autre crée sa propre tradition, une culture féminine alternative qui inclut des rituels, symboles et hymnes quasi-religieux.

Dans REFLECTIONS, nu comme le jour de sa naissance, le danseur Ido Barak entre sur scène, se tenant dos au public et regarde devant lui. Ido Barak est un « Dieu de jeunesse frais, splendide et magnifique » comme l'écrit Tchernichovsky dans son poème « Devant une statue d'Apollon ». A l'autre bout, sur un lit de bois, s'étend le danseur Uri Dicker, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir, la main baissée, dans une pose rappelant celle de « Marat assassiné » de Jacques-Louis David (...) Cette impressionnante image d'ouverture présente ainsi la vie à son apogée et à sa fin, la beauté et la mort, compagnons constants à travers tout le spectacle.

Sur fond de musique d'église, Ido Barak fixe pendant de longues minutes, sans mouvements, le cadavre de Uri Dicker / Marat, puis s'en approche et s'assoit en face de lui. Le jeu de lumières d'Ofer Laufer sublime l'évènement en lui donnant l'aspect d'une peinture à l'huile de la Renaissance. Le spectacle est d'ailleurs plein de références à d'autres œuvres d'arts aux thèmes chrétiens : non seulement La Piéta, mais aussi la crucifixion, la lamentation et l'enterrement du Christ, aux cours desquelles le lit se transforme tour à tour en croix, en cercueil ou en charriot. Ido et Uri sont rejoints par Adi Boutrous lui-même, ainsi que les danseuses Neshama Bazer et Stav Struz Boutrous, dans une chorégraphie qui donne chair (et sang) aux images chrétiennes, tout en les rendant laïques puisqu'elle place au centre de son propos, non pas la relation entre l'homme et Dieu, mais entre les humaines eux-mêmes.

La force de l'œuvre provient de la tension entre ces deux aspects : d'une part, elle est dotée d'un aspect visuel inhabituel - une série continue d'images « vivantes » statiques, conçue avec précision et une sensibilité aux détails, pleines de majesté et de sublimité ; d'autre part lorsque

le mouvement se produit, il s'agit toujours d'un contact, d'un appui, d'une connexion entre deux ou plusieurs personnes. Adi Boutrous oppose les aspects visuels et kinesthésiques, mais aussi estompe leur différence : les images fixes s'animent tandis que les balancements, les échanges et les portés des corps se font sans bruit, avec douceur et grâce, comme des coups de pinceau sur la scène.

Le choix clair d'Adi Boutrous d'un mouvement basé sur la dépendance aux autres est un choix éthique, et pas seulement esthétique, une incarnation dans la chair du concept de responsabilité envers les autres. Les danseurs se placent à plusieurs reprises dans une position de grande vulnérabilité, ce qui requiert que les autres soient responsables d'eux. Encore et encore, ils se relèvent les uns les autres, échangent les rôles, s'allongent, transfèrent tout le poids de leur corps sur les autres, dans la confiance totale qu'il y a quelqu'un pour les soutenir.

Vers la fin de la pièce, Adi Boutrous enjambe le lit se trouvant à droite de la scène et retire l'immense drap qui recouvrait le mur du fond pendant la performance, se révélant alors comme un squelette nu et métallique. Derrière lui, le plateau se révèle également dans sa misère quotidienne : les portes du monte-charge, les câbles d'éclairage, les escaliers menant aux loges. La scène sacrée devient laïque, comme pour signifier que cette beauté est le fait de l'homme, une toile sur laquelle nous choisissons de peindre, et que l'on peut dès lors refuser de reproduire l'histoire telle qu'elle s'est déjà produite. Il est possible d'en finir avec la tradition de trahison de l'autre, qui se termine par des cortèges de morts toujours plus nombreux - comme celui dans lequel le groupe de danseurs s'embarque, entraînés d'un côté à l'autre de la scène, le meneur devenant le mené et cela recommence. Mais il est toujours possible de choisir la grâce.

HABAMA
4 septembre 2023
par Gabi Eldor

"REFLECTIONS" : l'infinie beauté

Une croix, un porteur et une tombe

Cinq danseurs dans un décor de tissu qui se révèle rétrospectivement être "le monde", se déplacent ensemble, d'une manière qu'il est difficile aujourd'hui de ne pas remarquer. Dans la vie quotidienne, il n'y a pas de tendresse et d'amour, mais de la violence à tous les niveaux de l'existence. Quand la haine est entretenue, elle devient la seule monnaie avec laquelle on peut discuter de n'importe quelle question aussi bien publique que privée.

La première image du spectacle montre des personnages allongés sur le sol, sans doute autour d'un tissu - comme un linceul - ou peut-être sur un lit. On se demande s'il s'agit d'une tombe autour de laquelle les personnages se lamentent, mais il n'y a personne ici qui soit le héros autour duquel se déroule la cérémonie. Tous sont les héros du mystérieux voyage vers la fin qui se rapproche au fur et à mesure que le temps passe.

Dans la lumière qui se lève, on découvre un lit en bois qui deviendra aussi une croix, un charriot et une tombe. Et bien qu'aucun des personnages ne se ressemblent, il est clair que tous partagent le voyage et qu'ils n'empêchent personne d'y participer. Leurs corps sont souples, ils glissent sur les épaules, le dos et les hanches, se portent à l'envers et grimpent sur les corps les uns des autres.

Le mouvement continu vers l'inévitable

Les deux merveilleuses danseuses (Neshama Bazer et Stav Struz Boutrous) font aussi partie de cette danse mortuaire. Elles sont féminines et fluides même avec le poids de l'autre corps sur elles, elles sont Marie et Marie-Madeleine et tout cela sans émotion inutile car tout existe dans le mouvement. Ceux qui sont attentifs peuvent faire un pas en arrière, se plonger dans les sculptures de Michel-Ange et de ses contemporains et découvrir que la compassion, à travers les générations, a toujours été la même.

La danse macabre à laquelle REFLECTIONS fait allusion était un motif spirituel et un thème réalisé dans les peintures de l'église chrétienne - l'ange de la mort dansant entre les dames, les messieurs et les serviteurs, les riches et les pauvres, tous sur le même chemin menant à leur fin.

La danse d'Adi Boutrous rappelle ce mouvement continu vers l'inévitable (...). Sans émotion superflue, le mouvement lui-même, sa douceur et son acceptation du corps étranger sont pleins de compassion. Il n'y a pas de conflit, pas de difficulté qui ne puisse être surmontée, et la procession se poursuit et nous, les spectateurs, y sommes également entraînés.

Le chagrin et la compassion

Des images bien connues de l'histoire de l'art reviennent et appuient un titre réflexif sur ce qui se passe : l'acceptation et l'abandon, la Piéta avec les deux Maries et l'extase de l'ascension. Il nous faut revenir en arrière et chercher dans les mythes des cultures autres que chrétiennes et juives, pour découvrir l'endroit de la réconciliation grâce à la musique du spectacle, qui

commence par des chants de lamentation, à la fois familiers et étrangers, s'enrichit d'un passage de la Passion de Johannes de Bach, d'une aria interprétée par Maria Anderson ou encore de musique arménienne du XVe siècle. (...)

Adi Boutrous et l'excellent groupe de danseurs réussissent à danser la compassion, la force de la persévérance et la dépendance des êtres humains les uns envers les autres. Nous accompagnons ce qui semble être l'ascension vers la croix - et tandis que la danse se poursuit, le silence dans le public s'intensifie jusqu'à une salve finale d'applaudissements intenses.

Un travail d'une incroyable beauté réalisé par Adi Boutrous et la compagnie.
Un écrin de douceur en ces temps malades.
